

## Quand même

Lynda Dion

Numéro 60, printemps 1994

La voix

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13955ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dion, L. (1994). Quand même. *Moebius*, (60), 39–42.

## Quand même

Lynda Dion

Il ne restait que l'écriture. Les mots sauraient l'accompagner, la soutenir mieux que n'importe qui. Elle s'y résignait, trop heureuse de pouvoir à nouveau s'abandonner à la démesure du sentiment qui l'étreignait plus qu'il ne parviendrait jamais à le faire. Lui, pas plus que les autres avant. Ou ceux à venir.

Quand même, elle voulait croire qu'avec lui c'était différent. La joute se définissait autrement. Cette fois elle n'avait pas menti, elle avait été vraie. Enfin, le croyait-elle. Elle entreprit ainsi de lui écrire. Elle pourrait lire et relire l'expression de sa déroute affective. Essayer de comprendre surtout.

Parce qu'aujourd'hui encore, l'histoire était vouée à l'échec. Cherchait-elle à l'atteindre, à tenter l'impossible en lui écrivant ? Elle le savait égaré quelque part dans les méandres d'un labyrinthe dans lequel elle s'enfonçait à son tour, à tâtons. Elle n'en connaissait pas l'issue, mais là n'était pas l'important. Elle irait au combat. Elle sortirait victorieuse. Plus blessée certes, mais plus vivante. L'amour est à l'image de la vie : tout ce qui naît est condamné à mourir.

À l'instant où l'amour est nommé, vécu, consommé, quand il passe du rêve à la réalité, quand enfin la flèche atteint la cible dans un désordre de soupirs, les amants peuvent aller se rhabiller. Et le rideau se lever.

10 juin

J'hésite à écrire ton nom. Pour ne pas te compromettre bien sûr. Quelqu'un pourrait tomber un jour sur cette lettre et savoir. Deviner plus que je n'arrive à le faire moi-même en ce moment. Comprendre la nature de nos rapports, aller jusqu'à les nommer peut-être.

Il est tard. La nuit est avancée. J'ai attendu tout le jour un orage qui n'est pas venu. Te dire, ne pas mentir. À mon réveil, j'ai refusé de quitter mon lit, me suis réfugiée sous l'édredon entre les coussins en quête de ton odeur, du souvenir de toi. Ton corps nu, abandonné entre mes cuisses... Je t'ai cherché. T'ai appelé sachant que tu ne pouvais m'entendre.

T'ai appelé. Quand même. J'ai pris ce risque. Ton départ prématuré après l'amour m'a rendue à ce point vulnérable.

Pourtant le dénouement était prévisible. Nous savions tous les deux que tu terminerais notre nuit dans le lit de ta femme. Qu'il n'y aurait pas de lendemain matin. Et de lendemains tout court.

Quand même... j'ai mal. Ça aussi c'était prévisible. Et l'écrire n'est pas suffisant. Pas plus que te l'écrire.

L'envie de me taire soudain. Mes mots sont impuissants à livrer l'essentiel.

13 juin

Le réveil n'a pas été brutal cette fois. Doux. Attendu. L'impression de revenir d'un long voyage. Du bout du monde. Le réveil confirmait la traversée. J'étais enfin arrivée. Parvenue sur cette autre rive d'où je t'écris après une brève escale dans mon journal intime :

*La page est tournée, cependant que l'histoire continue de s'écrire. Les dés sont jetés. La marche arrière, impossible. Et quoi que je ou il fasse pour empêcher notre histoire, elle nous devance d'un pas. À notre insu. Et dans l'invisible, surtout. Dans ces régions de l'être où les décisions s'imposent, où les ratés s'accumulent, se bousculent aux portes du conscient. Arrive toujours un moment où l'âme, le corps et le cœur finissent par être en accord. Un éclair suffit parfois pour tout faire basculer en soi et autour de soi. Il ne pourra pas y échapper. Il ne peut que retarder l'échéance. Quant*

*à moi, je m'y suis précipitée, pressée de finir l'histoire avant de la commencer. Paniquée à l'idée de me retrouver seule encore, l'instant d'après. Rythme inverse, mais semblable devant la peur d'être atteint et d'éprouver le besoin de l'autre.*

Au réveil, donc, je me suis retrouvée à la sortie du labyrinthe. Seule, évidemment, mais presque heureuse. Tranquille à la pensée que rien de plus ne pouvait être dit ou fait entre nous.

Me voilà tout de même en train de t'écrire. Ou de m'écrire. Je ne sais plus. Qu'importe le destinataire. La parole qui se lit n'est jamais vraiment entendue. Elle trahit toujours un peu la voix qui l'a délivrée. Courte parenthèse entre deux silences qui sont parfois tellement plus éloquents.

Je retourne à ma solitude. La grande. La superbe. La fidèle que j'ai une fois de plus cherché à tromper en t'écrivant ce matin. Ou en te faisant l'amour, comme la nuit passée. C'est pareil. Il y a si peu de différence. On croit s'abandonner alors qu'on cherche à tout contrôler. À donner un sens. Une signification enfin. Je savais cela. Pourtant.

Quand même... j'ai mal. Et l'écrire n'est pas suffisant. Pas plus que te l'écrire.

L'envie de me taire soudain. Mes mots sont impuissants à calmer la douleur.

20 juin

J'ai renoncé à lui écrire. Peut-être même à écrire. Je ne sais pas encore. Je refais le trajet une dernière fois. Je ne sais pas vivre autrement. Mes mots continuent de s'inscrire, mais sur une feuille égarée à présent. Une feuille détachée. Libre de se perdre. De voyager où elle voudra. Au fond d'un panier ou jusque chez lui. Plus rien n'a la même importance. Pas même la douleur. Passagère elle aussi. On finit toujours par s'en sortir. Alors à quoi bon faire des histoires et des histoires...

Elle avait imaginé au départ une histoire où elle se retrouverait seule sitôt le brasier allumé. Ses contes à elle ne se terminaient jamais par le sempiternel « ils vécurent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants ». Elle le savait mais ne pouvait pas s'empêcher de tourner quand même les

pages. Toutes les histoires ont une fin. Qu'elle soit heureuse ou malheureuse. Autant en profiter pendant.

Ainsi, elle commençait souvent de nouvelles histoires sans jamais les finir. C'était moins risqué. Elle avait appris à choisir ses personnages. C'était important. Tous avaient ce petit rien qui précipiterait la fin de l'histoire avant même que les premières lignes ne soient écrites.

Quand même, se disait-elle, un jour elle parviendrait à avoir la patience de se relire. Elle mettrait bout à bout ces avortons de papier jusqu'à voir un visage se dessiner. Le doux visage oublié de cet homme qu'elle n'aurait jamais cessé d'aimer.